

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 134 (1989)
Heft: 11

Artikel: Laupen, 1339
Autor: Berlincourt, Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Laupen, 1339

par Alain Berlincourt, du service historique

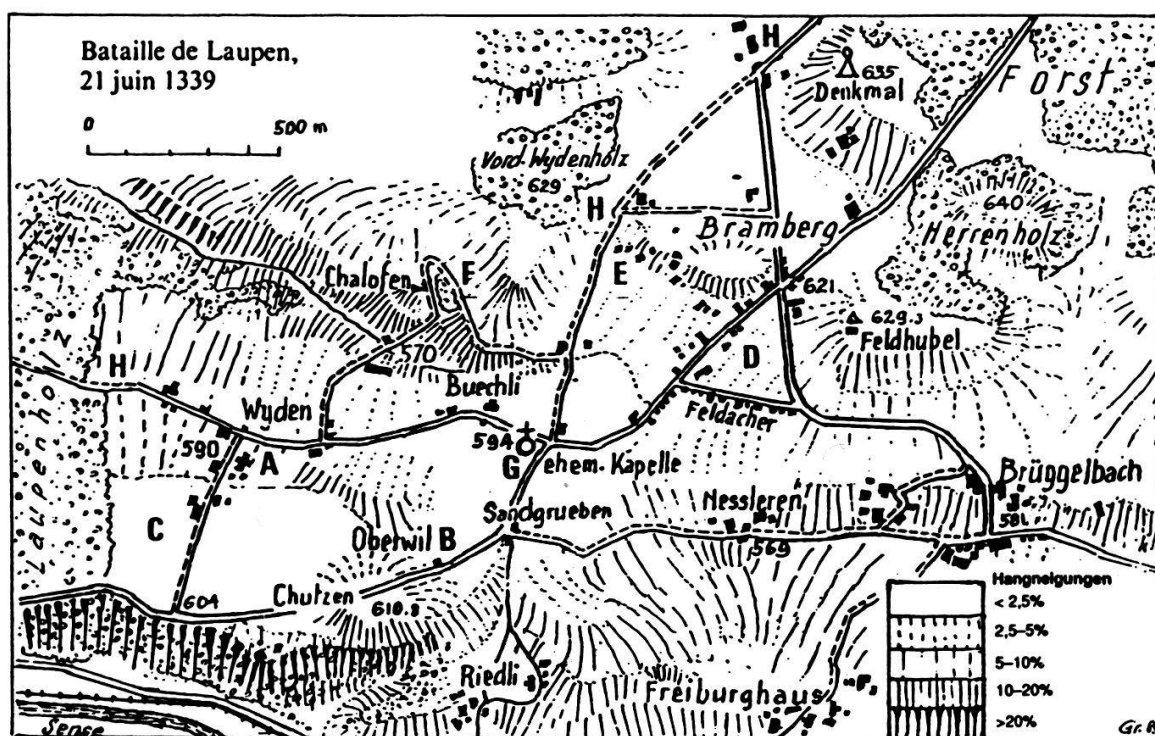
Les lampions sont éteints, les flonflons et les discours envolés, les costumes historiques utilisés lors des manifestations commémoratives plongés dans la naphthaline. Les personnes qui assistèrent au cortège de 1939 se rappellent sans doute l'imagerie de l'époque, l'élan patriotique qu'inspirait cette célébration parmi la foule venue de fort loin. On était à deux doigts de la Seconde Guerre mondiale et cette «fête» était en même temps une prise de conscience: d'un côté, il y avait les héros d'antan et l'on ne voulait pas déchoir, et, de l'autre, il y avait l'incertitude qui nous tenait: quel allait être notre sort au moment où la tempête se levait? Cinquante ans plus tard, la bataille de Laupen – qui eut lieu le 21 juin 1339 – fait partie de ce passé que nous sommes en train d'oublier. Est-ce un signe de déclin?

Pourtant, Laupen aurait de quoi nous intéresser, car Laupen, ce n'est pas un jour, une bataille où tout se décide en quelques heures ou un fait mineur sans conséquence aucune. Tout au contraire, la bataille de Laupen est l'aboutissement d'un affrontement qui dura plusieurs siècles et qui opposa différents antagonistes avant de se résorber lentement, jusqu'en 1815. Mais il faudra l'épreuve de Morat en 1476, l'entrée de Fribourg et de Soleure dans la Confédération, la

conquête du Pays de Vaud en 1536, jusqu'aux portes de Genève ou presque, pour que la formation du territoire aboutisse à ce que nous considérons depuis lors comme «notre» territoire.

Le premier point à retenir est le fait que la Singine forma une frontière linguistique vers 1100 et que, à la suite des partages entraînés par l'extinction des rois de Haute-Bourgogne, en 1032, leur patrimoine passa aux Saliens, empereurs jusqu'en 1125, suivie de la mainmise des Zähringen, en 1127, sur une grande partie de la Suisse romande; l'assassinat de Guillaume IV l'enfant, à Payerne, en fut la cause¹. Alors les recteurs de Bourgogne, les ducs de Zähringen, purent rêver d'ériger leurs possessions en duché, voire en royaume; ils ne construisirent pas seulement les villes de Berthoud, de Fribourg et de Berne mais, se sentant menacés sur la ligne de la Singine, ils

¹ La mère de Guillaume IV était une Zähringen. De lourdes présomptions pèsent sur l'oncle de Guillaume IV, Conrad de Zähringen; sa mort permettait d'étendre le domaine de Conrad jusqu'au Léman. L'héritage fut contesté par le cousin de Guillaume IV, Renaud de Haute-Bourgogne. Signalons qu'Amédée de Genevois livra un combat à Conrad près de Payerne en 1133. Selon certaines sources, Guillaume IV fut assassiné non seulement à Payerne, mais devant l'autel de l'abbatiale, en compagnie des sires de Glâne. Il fut inhumé dans l'abbaye de l'île Saint-Pierre.



Croquis: A B, situation de départ du contingent des nobles. C, camp. D E (F), situation initiale des Bernois et de leurs alliés. G, centre de la bataille, chapelle détruite à la Réforme. H H G H, parcours présumé de l'ancienne route de Berne à Laupen.

bâtirent ou renforcèrent des forteresses le long de la Singine, jusqu'à Oltigen. Depuis Oltigen jusqu'à Nidau s'enchevêtrèrent deux autres lignes de fortifications, que l'on doit sans doute placer dans le contexte de la querelle des Investitures: la création des places fortes d'Arconciel et d'Illens, sur la Sarine, confiées aux comtes d'Oltigen et, plus au nord, une autre ligne se constitua avec la place forte d'Aarberg et le château de Nidau. Les sires de Glâne succédèrent aux comtes d'Oltigen avant qu'Arconciel et Illens ne soient cédés aux comtes de Neuchâtel qui construisirent le château de Nidau en 1157. Grâce à des fouilles récentes et à des études dendrochronologiques

— l'infrastructure en bois ayant subsisté —, nous savons aujourd'hui que le beffroi de Nidau, d'abord en bois, a été édifié en pierre entre 1175 et 1200. Nidau doit être sans doute compris comme une mesure des comtes de Neuchâtel contre les menées de l'évêque de Bâle, qui menaçait d'étendre son domaine sous le couvert de la querelle des Investitures.

Ainsi, depuis la Grasburg, située non loin de Schwarzenbourg, les forteresses et châteaux de Riedburg, Sternenberg, Laupen, Gümmenen, Oltigen, Aarberg et Nidau formèrent carrément une ligne fortifiée devant préserver le pays à l'est de la Singine contre toute incursion venant de la

future Suisse romande et, à l'inverse, bloquer toute tentative venant de l'est alémanique, de la part des ducs de Zähringen ou de leurs successeurs, voire des évêques de Bâle. Si la frontière linguistique se déplaça sur la Sarine pour s'y immobiliser, la Singine devint par la suite frontière cantonale et confessionnelle.

Or deux de ces forteresses, Grasburg et Laupen, remontaient à la nuit des temps. Laupen aurait été une des résidences des derniers rois de Bourgogne et la Grasburg fut une forteresse impériale, dont le rôle fut considérable jusqu'à l'éviction des comtes de Savoie de cette région. C'est un indice de plus que la ligne de la Singine marquait une zone de conflits.

1173 marqua un premier tournant. L'extinction des comtes de Lenzbourg valut aux comtes de Kibourg d'hériter le domaine allodial des Lenzbourg, tandis que les Habsbourg furent en mesure de mettre la main sur de vastes territoires dans la région de Zurich, de l'Argovie et de la Suisse centrale. Vers 1190, la noblesse de Suisse romande, soutenue par les comtes de Savoie et l'évêque de Lausanne, tenta de se soulever contre les Zähringen. La ligne de la Singine prit dès lors toute sa signification. En 1191, les Zähringen mirent en déroute la noblesse de l'Oberland; c'est dans ce contexte qu'ils construisirent les châteaux de Berthoud et de Thoun dès 1200². A la suite de l'extinction des ducs de Zähringen en 1218, leurs biens furent partagés; ce qui se produisit fut d'une

importance capitale pour le destin de la Suisse. Les Kibourg devinrent d'un jour à l'autre propriétaires d'un vaste territoire allant des rives de la Thour jusqu'à Fribourg. En revanche, Berne et Zurich, et des territoires comme le Hasli jouissaient de l'immédiateté impériale, à la différence de Fribourg qui passa sous la coupe des Kibourg. Fribourg et Berne avaient conclu des alliances avant 1218 et en 1243. Mais, désormais, elles dépendaient de juridictions différentes. Ainsi, l'antagonisme qui eut pour théâtre la partie occidentale du Plateau suisse, qui opposa tout d'abord la maison de Savoie et la noblesse romande aux Zähringen, reprit de plus belle durant l'intermède des Kibourg; à nouveau, la maison de Savoie se vit contrecarrée par une maison implantée en Suisse alémanique, désireuse de se créer un Etat compact pouvant rivaliser avec les plus grands dynastes et visant de plus hautes destinées.

Mais la chance ne sourit guère aux Kibourg de la maison de Dillingen; les deux derniers représentants mâles de ces dynastes, Hartmann IV, dit l'Aîné,

² Les fouilles ont démontré que le château des barons de Thoun se trouvait près de l'actuelle Schlosskirche. La forteresse des Zähringen, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été élevée en même temps que les beffrois de Strättligen et de Spiez. Quant au château de Berthoud, les parties les plus anciennes, les plus hautes, soit la tour d'habitation et le beffroi, elles datent de 1200. Il s'agit des deux plus anciennes constructions en briques du Moyen Age en Suisse.

avait épousé Marguerite de Savoie, la sœur de Pierre II de Savoie, dit le «Petit Charlemagne». Avec son neveu, Hartmann V, dit le Jeune, en mauvais termes avec son oncle, il tint les biens de la maison en copropriété jusqu'en 1250. Voyant que son oncle favorisait sa femme de façon éhontée, de manière à le déposséder de son héritage, il resta impuissant. Lors du partage des biens des Kibourg en 1250, devenu inéluctable, Hartmann s'efforça d'arrondir ses possessions et, en particulier, il essaya de réduire le pouvoir de l'empire en territoire bernois; en 1253, il s'empara de Laupen – le dernier comte de Laupen mourut semble-t-il dans ses geôles – et, en 1254, de la forteresse impériale de Grasburg. Désormais, Berne, ville impériale jouissant de l'immédiateté depuis 1220, était isolée, voire encerclée et sans espoir de secours. Berne restait le dernier bastion de l'empire en Bourgogne (anciennement Transjurane). Berne forma certes une alliance avec Moudon, Romont et Payerne, inféodées aux Savoie, et le roi Guillaume de Hollande soutint en cette occasion Berne, Morat et le Hasli en tant que terre de l'empire. Mais ce soutien n'était que moral et ne signifiait rien d'autre qu'une désapprobation des agissements de Hartmann V le Jeune envers Berne et ses alliés. En 1254, il chercha noise à Berne directement. Il crut pouvoir s'opposer à la construction d'un pont traversant l'Aar en prétendant que les terres se trouvant sur l'autre rive lui apparte-

naient, ce qui n'était pas le cas. Berne s'assura du soutien du roi Guillaume de Hollande, décidé cette fois à ne pas tolérer une mainmise de Hartmann le Jeune. Mais les Bernois comprirent qu'il leur fallait compter sur un appui plus solide et ils s'adressèrent au comte Pierre II de Savoie. Pierre II de Savoie menaça Fribourg, de sorte que Hartmann V et le chef de la maison de Savoie entrèrent en conflit ouvert. Quant aux Bernois, ce n'est pas de gaîté de cœur qu'ils franchirent ce pas qui pouvait signifier la perte de leur indépendance, mais ils n'avaient pas d'autre choix. Pierre II s'engagea à prendre les armes en faveur des terres d'empire qui seraient menacées par autrui. Et il tint parole, puisque, en 1255, il délivra Berne de son encerclement³. Hartmann V, voyant ses ardeurs réfrénées, fit bonne figure à mauvais jeu et se réconcilia avec les Bernois en 1256. La partie à deux était devenue pour le moins une partie à trois.

Cependant, un autre conflit s'aggrava: Hartmann l'Aîné, de plus en plus sous la coupe de sa femme, favorisa tellement par ses donations Marguerite de Savoie, afin de dépouiller son propre neveu, que celui-ci se tourna vers un de ses cousins, le comte

³ Pierre II tint une garnison dans la forteresse de la Nydegg, de l'été 1255 à fin 1256, sous les ordres d'Ulric de Vuippens. Puis il se détourna de Berne après s'être réconcilié avec Hartmann V le Jeune. D'autres affaires l'absorbèrent jusqu'à la fin de ses jours (en 1268).

Rodolphe de Habsbourg, qui eut tôt fait de comprendre quel avantage il pouvait tirer de cet imbroglio. Hartmann V le Jeune confia les intérêts de sa femme et de sa fille, âgée d'une dizaine d'années, à Rodolphe de Habsbourg. Hartmann le Jeune mourut brusquement en 1263 et, une année après, Hartmann l'Aîné le suivit dans la tombe.

Cette fois-ci, les confrontations qui avaient marqué la fin du règne des Zähringen, et qui s'étaient poursuivies sous les Kibourg, se répétèrent: la guerre éclata entre Pierre II de Savoie et celui qui avait en fait supplanté les Kibourg, Rodolphe de Habsbourg et la ligne des Habsbourg-Laufenbourg, les héritiers falots des Kibourg. Ce conflit se prolongea de 1265 à 1267. Cette conflagration mit une grande partie du Plateau suisse à feu et à sang mais, si les dévastations laissèrent longtemps des traces, les combats furent confus et finalement Pierre II de Savoie, affaibli financièrement, dut conclure la paix avec Rodolphe de Habsbourg. Les donations faites par Hartmann l'Aîné à sa femme devinrent partiellement caduques et la maison de Savoie dut renoncer une fois pour toutes à étendre ses possessions en Suisse orientale. Pierre II de Savoie mourut en 1268.

Désormais, Rodolphe de Habsbourg était le dynaste le mieux implanté en territoire suisse; lui et ses descendants allaient, par leur pression sur de petits Etats montagnards et sur des villes, cimenter la cohésion de leurs

adversaires, au point de provoquer la création de l'Ancienne Confédération, avant de se faire progressivement bouter hors du territoire suisse.

La guerre des comtes arrangea les Bernois qui avaient pu, malgré les difficultés créées par Hartmann le Jeune et la sourde menace que représentait la protection de Pierre II de Savoie, étendre la ville qui s'agrandit de la tour de l'Horloge jusqu'à la tour des Prisons. De plus, ils profitèrent de l'occasion pour se débarrasser d'un poids considérable: ils rasèrent la forteresse impériale après le décès de Pierre II, sans doute pour éviter que les Habsbourg ou d'autres grands de ce monde, représentants de l'empereur – le siège étant alors vacant –, fussent un jour en mesure de s'y installer et de menacer la ville de l'intérieur.

Quant aux Kibourg, ils devaient subsister. Rodolphe de Habsbourg trouva moyen d'arranger un mariage entre la dernière représentante des Kibourg-Dillingen avec un membre de la ligne cadette des Habsbourg, les Habsbourg-Laufenbourg, qui prirent à leur tour le nom de comtes de Kibourg. Ce fut pour Rodolphe de Habsbourg l'occasion de les endetter sans espoir – il leur fit payer 20 000 marcs d'argent à titre de dédommagement pour la guerre des comtes – et il profita de leur situation obérée pour s'approprier les possessions qui l'intéressaient, en particulier la ville de Fribourg en 1277 qui fut rachetée par les fils de Rodolphe pour la somme de 3040 marcs. La dernière maison de

Kibourg s'éteignit vers 1418 après maintes tribulations⁴.

Retenons de cette période riche en péripéties un point, essentiel pour comprendre l'essor de Berne et la constitution progressive du territoire confédéré: Berne, devenue en 1220 ville immédiate, avait, avec beaucoup de chance, mais également guidée par un sens politique remarquable, pu se conserver, voire s'affirmer; c'est un phénomène clé de la création progressive de l'Ancienne Confédération.

A cet égard, Fribourg ne bénéficia pas des mêmes avantages. Devenue sujette des Habsbourg en 1277⁵, Fribourg n'était reliée avec leurs fiefs qu'à travers des terres d'empire qui pouvaient facilement tomber dans des mains étrangères. Désormais, le destin de Fribourg fut lié à leur sort jusqu'en 1452, au détriment de la cité de la Sarine.

En effet, nous l'avons signalé précédemment, les Habsbourg furent progressivement évincés du territoire helvétique, de sorte que la situation des Fribourgeois ne s'améliora pas. Il fallut attendre les guerres de Bourgogne pour tirer Fribourg de son isolement. Fribourg formait une sorte de pivot; d'un côté, elle représentait une position avancée des Habsbourg permettant d'avoir des vues sur le Pays de Vaud, voire l'ensemble de la Suisse romande, de l'autre, Fribourg, étant détachée du territoire effectivement sous contrôle des Habsbourg, devint l'instrument de leur politique, incohérente à bien des égards, et la cité de la

Sarine ne put se développer de la même manière que Berne qui devint progressivement sa rivale.

Ainsi Fribourg dut attendre jusqu'en 1476 pour devenir ville impériale.

Déjà en 1280 le conflit latent entre la maison de Savoie et les Habsbourg se ralluma. Gümmenen, Morat et Payerne tombèrent aux mains des Autrichiens qui refoulèrent les comtes de Savoie de la Singine, de la Sarine et de la Broye inférieure. En 1285, Rodolphe de Habsbourg imposa aux villes «impériales» des impôts exorbitants; Fribourg et Berne s'y opposèrent, mais Fribourg, sous l'influence d'Ulrich de Maggenberg et de quelques autres féodaux entièrement acquis à la cause des Habsbourg, céda, tandis que Berne se révolta, ce qui lui valut un double siège en 1288 et, enfin, le combat de la Schosshalde en mai 1289 où les Bernois, imprudemment sortis de leur ville, furent attirés dans un guet-apens (cf. *HISPO*, n° 9, pp. 47-51).

Lors du deuxième siège de Berne, en 1288, les Fribourgeois se rangèrent résolument du côté des Habsbourg.

⁴ Les Kibourg précipitèrent leur chute en voulant s'emparer par surprise de la ville de Soleure en 1382; ce fut le début de la guerre de Berthoud. Les Habsbourg firent une dernière apparition en terre bernoise et furent battus à Bickigen, à l'est de Berthoud. En revanche, cette incursion incita les Bernois à entreprendre un raid en Argovie, jusque dans le Fricktal.

⁵ Les Kibourg durent céder la ville aux trois fils de Rodolphe.

Ainsi, le pacte conclu en 1271 entre Berne et Fribourg devint caduc. Depuis 1277 sous la coupe des Habsbourg, Fribourg n'allait pouvoir s'en dégager que tardivement.

En 1297, les événements qui secouèrent l'empire eurent pour effet de diviser la noblesse des alentours de Berne et de Fribourg. Mais qu'advient-il si cette noblesse s'alliait à l'une des deux villes? Pour l'instant, il s'agissait de déterminer qui exercerait la prédominance en Suisse occidentale. Fribourg attira les comtes de Gruyère et de Nidau dans son camp, ainsi que les barons de Weissenburg, de Bremgarten et de Montenach, seigneurs de Belp et de Geristein. De surcroît, le comte de Vaud⁶ et le comte Amédée de Savoie se distancèrent de Berne. Était-ce à dire qu'ils abandonnaient Berne à son sort?

Berne pouvait en revanche compter sur l'appui inconditionnel de Soleure et reçut le soutien des comtes Guillaume d'Aarberg, Rodolphe de Habsbourg-Laufenbourg et Hartmann de Kibourg⁷. Le 2 mars 1297, les Bernois furent attirés dans un guet-apens semblable à celui de la Schosshalde, mais cette fois près d'Oberwangen, à l'ouest de Berne. Les Bernois ne furent pas dupes. Les Fribourgeois et leurs alliés subirent au Dornbühl un cuisant échec. Désormais, malgré un traité d'armistice signé le 31 mai 1298, le fossé entre Berne et Fribourg se creusa.

De toute façon, leur rivalité, qu'il faut ramener à de justes proportions –

Berne ne comptait que 3000 habitants – ne masquait guère l'enjeu qui se disputait à un échelon supérieur: les Habsbourg seraient-ils les premiers, depuis les Zähringen, à pouvoir créer un noyau d'un Etat compact sur le Plateau suisse, ou est-ce que ce dessein était voué à l'échec, soit contrecarré par des impondérables, soit rendu vain par l'opiniâtreté des villes et des campagnes, soit encore par l'influence de la maison de Savoie?

En revanche, il faut bien admettre que l'indépendance de Berne, ville impériale, profitant de la situation économique difficile de la petite et moyenne noblesse, développait discrètement sa puissance territoriale et économique, malgré de cruels revers dus à des incendies. Berne n'était pas seulement un adversaire politique, mais il devenait de plus en plus un concurrent sérieux sur le plan économique. Berne maniait avec art les traités de combourgeoisie.

Survint alors une succession d'événements qui allaient profondément bouleverser les données. D'abord, en 1297, il fut question de révoquer Adolphe de Nassau et de le remplacer par Albert, duc d'Autriche, fils de

⁶ Il s'agit d'une branche cadette de la maison de Savoie; ils sont tantôt mentionnés sous le titre de sires, tantôt de comtes ou de barons de Vaud. A l'extinction en 1349 de la lignée, les «dames de Vaud» héritèrent de l'apanage, qui revint finalement en 1359 à la branche aînée de Savoie, au prix de 160 000 fl.

⁷ Donc un Habsbourg-Laufenbourg ayant repris le titre des Kibourg.

Rodolphe de Habsbourg, puis Adolphe périt dans la bataille de Göllheim le 2 juillet 1298 et, le 27, Albert d'Autriche accéda à la couronne. En 1307, la situation entre Berne et Fribourg empira, sans doute sous l'effet des événements qui secouaient l'empire. Contre toute attente, les hostilités furent évitées de justesse et, le 7 avril, les deux villes proclamèrent vouloir vivre en paix. Le 1^{er} mai 1308, Albert fut assassiné près de Windisch⁸. Profitant de la situation perturbée, le sire Louis de Vaud menaça Fribourg. Berne vint au secours de Fribourg et poussa ses troupes avec succès jusque dans la région de Moudon. Un armistice fut signé à fin 1308. Berne, à son tour, profita de la confusion qui régnait pour renforcer son système d'alliances avec Soleure, le Hasli et avec les barons de Ringgenberg qui tenaient la rive droite du lac de Brienz. Et ils tentaient de mettre la main sur le monastère le plus important de la région, celui d'Interlaken, encore sous la dépendance des Habsbourg, mais également convoité par les Obwaldiens.

Après un bref intermède – le règne d'Henri de Luxembourg ne dura que cinq ans –, la lutte pour le pouvoir reprit; Louis de Bavière et Frédéric de Habsbourg, un frère du duc Léopold, se disputèrent la couronne royale. Pendant ce temps, le duc Léopold s'employa à reprendre le contrôle sur le Plateau suisse et sur la Suisse centrale. Les Kibourg de la troisième maison (Habsbourg-Laufenbourg),

abandonnant la politique de sagesse qui leur avait été conseillée par Ulrich de Thorberg, rejoignirent le camp de Léopold. De surcroît, le comte Otto de Strassberg, seigneur de Buren-sur-l'Aar, chef d'une des cinq branches de la maison de Neuchâtel, en fit autant. Léopold, décidé à mater une fois pour toutes les petits Etats de Suisse centrale, se lança dans l'aventure de Morgarten (15 novembre 1315), tandis qu'Otto de Strassberg faisait une incursion malheureuse dans le Pays d'Obwald. L'effet de diversion fut nul.

Dans ce chassé-croisé, un point mérite d'être retenu, même si, à brève échéance, il n'eut pas de lendemain: le 27 février 1318, les villes de Berne, de Fribourg, de Morat, de Bienne et de Soleure signèrent une alliance pour cinq ans, garantissant la paix et la protection des différentes parties entre Moudon et Saint-Urbain (à la frontière actuelle des cantons de Berne et de Lucerne). N'était-ce pas une vision d'avenir? En fait, derrière ce traité se

⁸ Albert d'Autriche fut assassiné à l'instigation de son neveu, Jean le Parricide, fils de Rodolphe, duc de Souabe, qui avait été dépouillé par son oncle. Rudolf von Wart et son beau-frère Rudolf von Balm prêterent main forte; Walther von Eschenbach, également compromis, fut banni. Rudolf von Wart, saisi près de Lyon, passa sur la roue, tandis que Rudolf von Balm se réfugia dans la chartreuse de Bâle. Le sort de Jean le Parricide ne nous est pas connu dans le détail; selon certaines sources, il serait mort à Pise en 1313. Cf. Bosl, Franz, Hofmann, *Biographisches Wörterbuch zur deutschen Geschichte*, Munich, 1974, t. II, pp. 1338-1339.

cache une réalité douloureuse: les voies de communications n'étaient plus sûres à cause des rapines pratiquées par les hobereaux plongés dans la misère⁹.

Mais le duc Léopold, inlassablement, essayait de détruire les nids de résistance en Suisse. En avril 1318, il engagea les Kibourg dans sa lutte contre les Etats forestiers. Abandonnant son projet en juillet pour quelques mois, il se mit à rassembler la noblesse contre Berne et ces villes de Bourgogne qui lui donnaient du fil à retordre. Désireux d'annihiler les effets de cette alliance, il assiégea subitement Soleure en septembre 1318. Ce siège dura plus de six semaines. Les Bernois se rangèrent résolument du côté des Soleurois en envoyant un contingent de 400 hommes, tandis que les Fribourgeois furent obligés d'envoyer un contingent pour assiéger la ville... De toute évidence, cette alliance du 27 février 1318 battait de l'aile. En 1319, Léopold, rappelé en Autriche à cause de problèmes de succession, ne put prolonger sa pression sur les villes et Etats restés indépendants. Cependant, pour contrecarrer la politique d'alliance des Bernois, il nomma Hartmann de Kibourg en qualité de gouverneur de Fribourg. De plus, Fribourg racheta des sires de Maggenberg le château de Gümmenen et le bac qui traversait la Singine, fief qu'ils tenaient de l'empire. Mais les Maggenberg conservèrent leurs possessions à l'ouest de Berne, à Bümpliz... A l'inverse, l'idée d'une

alliance entre Berne et les Waldstätten se mit à germer.

En 1322, la scène changea brusquement. Les affaires de Frédéric le Beau avancèrent au point que les Bernois décidèrent de le reconnaître comme roi. Le 18 mars 1322, il confirma les franchises des Bernois. Toutefois, son bonheur fut de courte durée. Battu à Mühlheim en septembre 1322 par Louis de Bavière, il fut fait prisonnier. Mais, entre-temps, les choses se gâtèrent sur le Plateau suisse. La maison de Kibourg ne tenait plus qu'à un fil: la mère des deux héritiers, Hartmann et Eberhard, fit scandale par sa conduite; avec son fils préféré, Hartmann, elle contraignit son autre fils, Eberhard, à se destiner à la carrière ecclésiastique, la situation obérée et les extravagances d'Hartmann ne permettant pas un partage des biens. Tandis qu'Elisabeth et Hartmann étaient pro-Autrichiens, Eberhard chercha des appuis auprès de leurs adversaires, en particulier les Bernois. Le chroniqueur Matthias de Neuchâtel prétend même que Eberhard devint bourgeois de Berne. Lors d'une discussion orageuse tenue au château de Landshut près d'Utzensdorf, Eberhard fut ceinturé et emmené au château de Rochefort, appartenant au beau-père de Hartmann, Rodolphe

⁹ Dans *Kurt von Koppigen*, Jeremias Gotthelf nous donne une image d'une précision inouïe sur cette période troublée. Comme dans d'autres textes à caractère historique, Gotthelf se révèle comme un historien de première valeur.

de Neuchâtel. En octobre de la même année, une rencontre eut lieu au château de Thoune. Insulté par Hartmann, Eberhard se saisit de son épée et blessa son frère qui fut défenestré, semble-t-il par le baron Johannes von Kien. A Thoune, la révolte gronda aussitôt et Eberhard dut se retirer à Berthoud sous escorte bernoise. Les conséquences de ce meurtre furent considérables. D'abord, Léopold d'Autriche crut pouvoir s'emparer des biens des Kibourg, puis Berne racheta en 1323 la ville et la seigneurie de Thoune, avec l'acquiescement du roi Louis de Bavière. Le danger semblait écarté du côté de Léopold. Puis les Bernois rétrocédèrent Thoune en arrière-fief à Eberhard; à l'extinction de ses descendants directs, Thoune devait automatiquement revenir à la ville de Berne. En cette même année, Berne et les Etats forestiers signèrent leur premier traité d'alliance. De surcroît, Berne fit partie de l'alliance des villes rhénanes de 1327 à 1331.

La guerre de Gümmenen

Dès 1324, les événements se précipitèrent dans la région de la Singine.

En 1310, le roi Henri VII avait cédé la forteresse de Laupen à Othon I^{er} de Grandson à titre de gage; ce dernier la céda aux seigneurs de la Tour, des Valaisans ayant des terres dans l'Oberland; en 1324, profitant de la situation confuse dans l'empire secoué par les divergences séparant le pape et Louis de Bavière, puis des circonstan-

ces favorables sur le plan local, les Bernois acquirent en catimini la forteresse et la seigneurie de Laupen de Perrot de la Tour qui reçut 3000 livres en contrepartie.

En 1330, Frédéric le Beau étant décédé, Louis de Bavière se rapprocha de la maison d'Autriche. Eberhard de Kibourg, se sentant à nouveau menacé, se rapprocha des Habsbourg, de crainte de perdre son héritage, et il obtint non seulement le pardon, mais on lui garantit ses possessions. Berne comprit aussitôt qu'il était en train de faire volte-face et l'on ne fut guère étonné de le voir devenir combourgeois de Fribourg en mai 1331.

L'affaire se corsa lorsque des bailleurs de fonds bourgeois de Berne, les Guttueri, originaires d'Asti, mirent la main sur le château de Mülenen, à l'entrée de la seigneurie de Frutigen, appartenant aux seigneurs de la Tour. Comme les barons de Weissenburg figuraient parmi leurs débiteurs, les la Tour groupèrent autour d'eux les Weissenburg, le comte de Gruyère et la ville de Fribourg. Lorsque les Fribourgeois vinrent renforcer les assiégeants de Mülenen, Berne intervint et mit ses adversaires en déroute. Ce fut le début des hostilités entre Berne et Fribourg.

Fribourg put réunir autour d'elle les sires de Vaud, les comtes de Neuchâtel, de Valangin et de Kibourg et le chevalier Jordan de Burgistein, tandis que Berne put compter sur le soutien de Soleure, de Bienne et de Morat, du baron Othon de Grandson, du comte

Pierre d'Aarberg; en outre, Berne obtint des signes de bienveillance des comtes de Savoie et de l'évêque de Bâle. Il s'ensuivit une guerre confuse, sans vainqueur, mais les déprédations furent considérables.

Aymon de Savoie réussit à arranger un traité de paix entre le comte de Gruyère et les Bernois. En revanche, c'est sous la houlette d'Agnès d'Autriche, veuve d'Albert, assassiné en 1308, et abbesse de Königsfelden, que Fribourg et Berne cessèrent leurs hostilités en février 1333. L'on ne saurait assez relever le rôle considérable que joua Agnès d'Autriche. Médiatrice-née, elle calma les esprits jusqu'à sa mort, survenue en 1364; grâce à sa politique clairvoyante, elle sut donner à la maison de Habsbourg ce qui lui avait manqué le plus depuis la mort de Rodolphe de Habsbourg en 1291, la continuité. Elle joua un rôle aussi éminent en Suisse orientale qu'en Suisse occidentale.

Mais il faut se rendre à l'évidence, cette épreuve de force n'était que le premier acte d'une tragédie. Agnès d'Autriche, consciente du danger, imposa la paix; les litiges devaient être réglés par des arbitrages; cette paix comprenait tout le Plateau suisse, du lac de Constance au Léman. Berne donna son accord.

Berne profita de cette période de rémission pour en finir avec les seigneurs de Weissenburg et pour assurer leurs liens avec les Waldstätten. A cet effet, il fallait contrôler le col du Brunig et ses voies d'accès. En raison

de leurs possessions, les seigneurs de Weissenburg tenaient le Simmental en bien propre de Wimmis à Zweisimmen, le Hasli à titre de gage de l'empire depuis 1310, les châteaux d'Oberhofen, d'Unterseen, de Balm et d'Unspunnen à titre de gage des Autrichiens depuis 1318, pour être assurés de leur aide contre les Waldstätten; ils étaient, du moins théoriquement, très puissants; mais leur endettement les rendait vulnérables. Non seulement ils furent obligés de se séparer de leurs biens mais, en 1324, ils durent faire face à un soulèvement des gens du Hasli. Les Bernois, par trop engagés ailleurs, ne purent venir au secours des montagnards; mais ce n'était que partie remise.

En 1332, Berne réussit à réconcilier les Obwaldiens avec le monastère d'Interlaken en conflit depuis 1315. Puis, au printemps 1334, les Bernois prirent le prétexte de l'endettement des Weissenburg auprès des bailleurs de fonds bernois pour mettre les Weissenburg hors d'état de nuire. Le 13 avril, ils garantirent aux bourgeois de Thoune toutes leurs franchises; le 18 avril 1334, Johann II de Bubenbergr prit en gage la seigneurie de Spiez appartenant aux Strättligen, qu'il racheta par la suite en 1338; enfin, les Bernois prirent d'assaut le château de Wimmis; ils auraient par la suite pris Unspunnen et libéré les paysans du Hasli, emprisonnés quelques années auparavant, selon le chroniqueur Justinger. Les seigneurs de Weissenburg furent ménagés sur le plan financier;

en revanche, ils furent neutralisés du point de vue militaire. Les gens du Hasli, depuis longtemps en bons termes avec les Bernois, leur dernier traité de combourgeoisie datant de 1308, les accueillirent à bras ouverts : pour une modeste redevance de 50 livres – qui subsista telle quelle jusqu'en 1798 –, ils devinrent des bourgeois forains avec des privilèges considérables et avec une large autonomie, leur laissant le pouvoir d'élire, parmi les leurs, leur propre Ammann.

Restait le monastère d'Interlaken, dont la politique opportuniste créait un foyer d'incertitude dans l'Oberland. Endetté, mais toujours avide d'étendre ses possessions, Berne lui permit de s'enrichir au détriment des Weissenburg en lui faisant céder la seigneurie de Weissenau. Cette politique de tractations allait porter ses fruits ; Interlaken fut progressivement neutralisé et les deux derniers représentants de la maison de Weissenburg, doués d'un sens politique méritant d'être relevé, jouèrent carrément la carte bernoise et devinrent bourgeois de Berne ; leur oncle les suivit à contre-gré, mais garda rancune à cette ville qui avait précipité la ruine de sa famille.

Le comte de Buchegg, qui s'était depuis longtemps retiré à Berne dans la maison de l'Ordre teutonique, devint également bourgeois, en promettant de soutenir les Bernois avec ses châteaux de Buchegg, Balmegg et Signau. Thüring de Brandis en fit de même, en mettant

sa seigneurie de Simmenegg à disposition en cas de danger, ce qui bloqua sérieusement les prétentions des comtes de Gruyère qui tentaient de s'étendre dans l'Oberland.

Seul problème non élucidé, l'attitude du comte Rodolphe III de Nidau, qui possédait des terres s'étendant d'Oltigen au Hauenstein, qui était dans les meilleurs termes avec la maison d'Autriche et qui était apprécié à la cour d'Angleterre. Cela ne l'empêchait pas de s'entendre fort bien avec les Bernois. Ses prétentions territoriales sur le Seeland n'étaient pas encore ressenties à Berne comme une menace. Point à relever, il fit en sorte que ses deux fils fussent admis comme bourgeois forains de Berne en 1336. Rodolphe d'Erlach, un ministériel des comtes de Nidau, apprécié de part et d'autre, leur fut adjoint comme tuteur. Mais la position de Rodolphe de Nidau restait ambiguë.

C'est dans ce contexte qu'allait se jouer le drame de Laupen. La noblesse serait-elle en mesure de se libérer de l'emprise toujours plus grande des villes, notamment Berne ? Pourrait-elle se maintenir dans une certaine autonomie ou serait-elle à la merci des grands, en particulier des Habsbourg ? Et quel avenir subsistait pour ces dynastes pas suffisamment forts pour résister aux caprices des grands, mais incapables de réduire à eux seuls l'essor des villes, en l'occurrence Fribourg et Berne qui luttaient visiblement pour s'assurer l'hégémonie en Suisse occidentale ?

Manifestement, Berne représentait l'obstacle principal; une défaite face à cette ville qui avait évité tous les écueils depuis un demi-siècle, voire davantage, et qui résistait effrontément à toutes les menaces, d'où qu'elles vinssent, signifiait la fin d'un rêve, voire d'un monde. Soit la féodalité parvenait à recréer des structures solides, la préservant de la guerre d'usure – dans les deux sens du terme – menée par la cité de l'Aar, soit elle devait céder le pas. Une lutte à mort s'engageait.

Fribourg avait à sa tête, depuis de nombreuses années, Jean de Maggenberg, entièrement voué aux Habsbourg. Tout en se tenant en réserve, les Habsbourg agirent en sous-main pour attiser la haine de la noblesse, des Fribourgeois, en attendant de s'arroger la part du lion. Selon Justinger, ce fut Jordan de Burgistein qui tissa les fils de la conspiration contre Berne. Le comte de Gruyère et Pierre de la Tour, qui visaient des régions de l'Oberland, le sire Louis II de Vaud, dont le père s'était détaché de Berne en 1298, Eberhard de Kibourg, le baron de Montenach, rêvant d'une vengeance après la défaite que son aïeul avait subie contre Berne en 1298, puis plusieurs membres de la maison de Neuchâtel, parmi eux Pierre d'Aarberg, Imer de Strassberg et Rodolphe de Neuchâtel; à la suite des pressions exercées par le reste de sa famille, Rodolphe de Nidau changea de camp, mais sans le moindre enthousiasme. En outre, les évêques de Lausanne,

Jean de Rossillon, et de Bâle, Burkhard Senn de Münsingen, dont la famille s'était toujours opposée à la ville de Berne. Enfin l'empereur, Louis de Bavière, qui n'avait jamais été reconnu par Berne, non seulement se joignit aux adversaires de Berne, mais nomma le plus fougueux de ses ennemis, Gérard de Valangin, recteur de Bourgogne en lui ordonnant de se faire verser 300 marcs d'impôts d'empire par la force en attaquant Berne et Soleure.

Averti par le procédé grossier de l'empereur, Berne se tint sur ses gardes, bien que la coalition de la noblesse avec Fribourg ne fût pas mesurée dans toute sa grandeur. Berne, affaiblie par ses différentes actions guerrières et par toutes ses acquisitions, tenta d'éviter le pire et s'engagea dans une politique d'apaisement en accordant divers avantages à plusieurs de ses adversaires lors d'une réunion de conciliation qui eut lieu à Neuenegg le 25 avril 1338. Seul Gérard de Valangin resta les mains vides.

Encore en février 1339, Aymon de Savoie tenta de retenir les comtes de Suisse romande et proposa un arbitrage. Tandis que Bienne et Morat furent neutralisés, les uns par leur suzerain, l'évêque de Bâle, les autres par le parti fribourgeois qui s'opposait à toute alliance avec Berne, l'empereur et l'Autriche s'affichèrent en soutenant manifestement les ennemis de Berne. Au printemps 1339, la guerre contre Berne fut décidée. Les dés étaient jetés.

A Berne même, Jean de Bubenberg, qui avait œuvré avec habileté à renforcer la position de sa ville, dut défendre l'acquis, au risque de voir l'avenir de la cité de l'Aar ruiné. A ses côtés se trouva un prêtre de l'Ordre teutonique, Diebold Baselwind, prédicateur puissant et inspiré, qui avait un pouvoir charismatique considérable sur les foules¹⁰. Berne se mit à compter ses alliés. Les comtes de Savoie se tinrent hors du conflit. Les monastères de Münchenbuchsee et d'Interlaken se rangèrent du côté d'Eberhard de Kibourg. Morat décida de soutenir Berne, mais cela lui fut interdit par le comte de Savoie, en dépit de quoi ils soutinrent en secret la cité de l'Aar. Bienne en fut empêchée par l'évêque de Bâle, et Soleure, totalement encerclée par les ennemis de Berne, ne put apporter son soutien, mais envoya des messages d'encouragement. Berne était encerclée de trois côtés. Restait une voie ouverte en direction de l'Oberland. Mais les bourgeois forains et, parmi eux, les jeunes seigneurs de Weissenburg restèrent inébranlables. Cependant, à l'ouest, Bümpliz appartenait aux Maggenberg et, au sud, les Montenach pouvaient contrôler le trafic à Belp. Une question se posait: est-ce que les Bernois iraient seuls au combat?

La guerre de Laupen

Dans cette situation guère réjouissante, Berne reçut l'assurance que les Etats forestiers feraient cause com-

mune avec eux; cela était d'autant plus dans leur propre intérêt qu'il s'agissait de lutter contre un ennemi commun, l'Autriche qui, en coulisse, menait le jeu.

A Pâques 1339, Gérard de Valangin prit le prétexte que les Bernois refusaient de payer les impôts impériaux pour ouvrir les hostilités. Aarberg lui servit de base pour ses entreprises guerrières qui se résumèrent à des pillages et à des destructions. Le 16 mai, Berne assiégea Aarberg en vain. Les autres coalisés considérèrent ce siège comme un *casus belli* et se distancèrent officiellement de Berne. Par bonheur, les Bernois veillaient; ils reconnurent très tôt que l'objectif réel de leurs adversaires était Laupen.

Jean de Bubenberg, fils de l'avoyer, devint commandant de la place forte. Sa garnison de 400 hommes, qui représentait le quart des forces bernoises, fut par la suite encore renforcée de 200 hommes recrutés dans les bailliages, et par l'apport d'engins de siège.

Le 10 juin, l'ennemi se présenta devant Laupen avec 6 à 8000 hommes. Les Fribourgeois, sous la conduite de l'avoyer Jean de Maggenberg, représentèrent la masse des fantassins, tandis que le comte de Nidau vint avec un contingent de 140 chevaliers, venus en partie d'Alsace et de Souabe, auxquels s'ajoutèrent les contingents des comtes de Neuchâtel, de Jean de

¹⁰ Cf. *DHBS*, tome II, p. 7, ainsi que la bibliographie, en particulier FRB et Feller, *Geschichte Berns*, t.

Vaud, fils unique du sire Louis, les comtes de Gruyère, d'Aarberg et de Valangin, sans oublier de nombreux seigneurs qui se joignirent aux dynastes, persuadés que la bataille allait leur permettre de mettre en pièces la ville de Berne. Une partie de ces troupes assiégea Laupen qui fut sérieusement atteinte par des projectiles de toute espèce, des boulets et des flèches enflammées. La forteresse, trop élevée pour les engins de l'époque, resta hors d'atteinte. La petite ville de Laupen, encerclée de toutes parts, n'était pas en mesure de maintenir le moindre contact avec l'extérieur. Animés par une volonté de fer, les assiégés résistèrent aux 1200 boulets et à toutes les tentatives d'assaut. Ainsi Laupen préfigura le siège de Morat où, 137 ans plus tard, Adrien de Bubenbergr allait tenir tête à Charles le Téméraire...

Pendant ce temps, le gros de l'armée des coalisés établit son camp à une demi-heure de Laupen, sur le plateau de Wyden, au nord-est de Laupen. Le Wydenfeld se trouvait séparé de la lisière du Forst et du Bramberg par une déclivité plus ou moins sévère selon les endroits. Mais les coalisés s'étaient rassemblés trop précipitamment.

A l'est, dans la partie alémanique, les préparatifs n'étaient pas aussi avancés; le comte Eberhard de Kibourg guerroyait de façon désordonnée à l'est de Berne et les baillis des Habsbourg étaient encore en train de rassembler leurs forces, les ducs d'Autriche ayant trop tardé à se joindre aux

coalisés. Une attaque de Berne sur deux fronts, simultanée, eût pu signifier l'anéantissement de la cité de l'Aar. De ce fait, les Bernois précipitèrent les choses. Des messagers furent envoyés un peu partout...

Finalement, la ville de Berne réunit une force de 1200 hommes, les Waldstätten envoyèrent environ 750 hommes, tandis que le Hasli et le Simmental, sous la conduite de Jean de Weissenburg, envoyèrent également des forces estimées à 750 hommes. Mais, à la différence des 1200 Bernois et des renforts, en tout 3000 hommes – des campagnards et des bourgeois forains –, les contingents provenant des Etats forestiers et de l'Oberland étaient des guerriers *professionnels*, de brillants combattants ayant appris à se battre en Italie contre des chevaliers, maniant la hallebarde avec une efficacité inouïe. Enfin, Soleure arma et envoya 18 chevaliers.

Les renforts se réunirent le 20 juin à Muri près de Berne; à dessein, on ne les fit pas pénétrer dans la ville, car le moral de la population, consciente de la gravité de l'heure, craignant le pire, volait bas. Mais l'avoyer de Bubenbergr et le curé Diebold Baselwind restèrent inébranlables.

Baselwind exerça en cette action une influence considérable sur les habitants de Berne en tonnant contre les lâches et en affirmant qu'il valait mieux perdre son corps que son âme.

Qui était le commandant des troupes bernoises et alliées avançant vers Laupen? Nous ne le saurons jamais

avec certitude. Le chroniqueur du *Conflictus Laupensis* nous affirme que ce fut l'hostie, le corps du Christ, que Diebold Baselwind amena à la tête du combat. Ce chroniqueur affirme en outre que l'entrée en scène de Rodolphe d'Erlach date de 1340, dirigeant les actions devant Fribourg. Justinger, qui rédigea sa chronique 80 ans après les événements, prétend que ce fut Rodolphe d'Erlach qui commanda à Laupen. Cela signifierait que tout en étant ministériel du comte de Nidau, il eût été expressément autorisé par son suzerain à diriger les troupes des Bernois et de leurs alliés, un geste de grandeur qui n'est pas à exclure. Toujours est-il que Rodolphe d'Erlach devint bourgeois de Berne seulement après Laupen, c'est-à-dire après la mort de son suzerain. Ou a-t-il été renvoyé par ses maîtres? *Numquam fuit scita veritas*¹¹.

Le temps pressait. Déjà on annonça que 4000 Autrichiens s'étaient mis en marche en Argovie. Ce fut la raison pour laquelle l'avoyer de Bubenberge ne put se rendre à Laupen. Il devait faire face à la menace venant de l'est et rester à Berne. Le 21 juin, les forces bernoises se mirent en marche et traversèrent la forêt du Forst. Environ 6000 hommes portaient comme signe de reconnaissance une croix blanche sur leur poitrine. Lorsqu'ils débouchèrent du Forst, au Bramberg – où se trouve le monument –, ils virent au sud-ouest, en aval, le camp de la coalition, séparé de la ville de Laupen par une forêt. Les troupes bernoises et alliées, après une

messe dite par Baselwind, se disposèrent de la façon suivante:

A gauche, en face de la cavalerie adverse, les professionnels des Waldstätten et de l'Oberland; à droite, les troupes bernoises renforcées face aux fantassins adverses, en particulier les Fribourgeois de la ville.

Baselwind, selon certaines sources, se serait même aventuré, le sacrement à la main, jusque dans les lignes adverses où il aurait été quelque peu molesté. Le combat commença à l'heure des vêpres. Les forces bernoises bénéficiaient d'un avantage considérable, puisqu'elles occupaient des positions dominant celles des assaillants. Tout d'abord, la cavalerie adverse se précipita sur l'aile gauche formée des alliés des Bernois qui subirent un choc terrible. En raison de leur métier, ils résistèrent, en dépit de leurs pertes, puis ils fixèrent leur adversaire: les hallebardes firent leur œuvre. A droite, devant la masse des assaillants qui gravissaient la pente telle une marée, certains fantassins, rangés à l'arrière, se retirèrent vers la lisière du Forst toute proche, ce qui leur valut par la suite maints quolibets. En revanche, les premières lignes, mieux à même de juger de la situation, résistèrent, puis repoussèrent leurs adversaires au bas de la pente; ces derniers s'éparpillèrent, puis finirent

¹¹ Remarque du juriste Jean Le Coq au sujet du jugement de Dieu dans l'affaire Le Gris-Carrouge, affaire relatée par Froissart.

par s'enfuir. Pendant ce temps, la cavalerie ne cédait pas, malgré les pertes subies; mais, se voyant attaquée à revers et dans le flanc par les fantassins bernois, puis repoussée vers les rives de la Singine, où la déclivité lui était particulièrement défavorable, la noblesse ne put résister.

La bataille de Laupen dura environ deux heures. La coalition de la noblesse et de Fribourg laissa 1500 hommes sur le terrain, dont 80 représentants de la noblesse. Parmi les morts, on déplora le comte Rodolphe III de Nidau, l'avoyer de Fribourg, Jean de Maggenberg, Gérard de Valangin, âgé de 22 ans, et surtout le sire Jean de Vaud, dernier de sa lignée¹². De plus tombèrent un comte de Fürstenberg, Gérard d'Estavayer; le banneret Füllisdorf gisait parmi 14 membres de sa famille.

Mais la guerre était loin d'être finie. Evitant désormais la bataille rangée, l'on se mit à affaiblir Berne par tous les moyens. Un blocus économique fut rigoureusement appliqué; de plus, on se lança dans une série de guets-apens et d'escarmouches, l'on s'adonna au pillage et à des déprédations de toute espèce. Berne put s'approvisionner grâce à la place forte de Spiez d'où partaient des convois en direction de Berne, placés sous de puissantes escortes. Malgré des gestes d'apaisement des Bernois, rien n'y fit. Berne resta isolée, ses alliés ayant dû se plier aux ordres de leurs suzerains.

Malgré leurs difficultés, les Bernois se ressaisirent et, au printemps de 1340, ils frappèrent un premier coup.

La place forte de Huttwil, appartenant à Eberhard de Kibourg, fut la proie des flammes; puis, subrepticement, un contingent de Bernois, sous la conduite de Rodolphe d'Erlach, se glissa nuitamment le 24 avril 1340 devant les portes de Fribourg, fit un simulacre d'attaque et attira les Fribourgeois dans une embuscade qui valut à ces derniers de lourdes pertes, comparables à celles de Laupen. Le faubourg au bord de la Sarine fut incendié. Deux jours après, nouvelle attaque bernoise, mais cette fois les Fribourgeois restèrent à l'intérieur de leurs murailles. Néanmoins, le faubourg du Gottéron fut incendié à son tour. En mai, les Bernois firent une sortie en Haute-Argovie, dans les terres du comte Eberhard et firent une razzia systématique. Signau, Langnau, Berthoud et Langenthal en souffrirent. Pendant que le gros des forces bernoises mettait à sac les terres des Kibourg, le chevalier Burkard d'Ellerbach, placé à la tête des Fribourgeois par l'Autriche, rassembla ses troupes et vint s'installer devant les portes de Berne. Pourtant démunie, la cité de l'Aar livra une telle résistance au Sulgenbach qu'Ellerbach renonça à poursuivre son entreprise et se retira. Enfin, les Bernois rasèrent le 10 mai le château de Jordan de Burgistein que l'on disait être l'instigateur de

¹² Son père, inconsolable de cette mort, ne fit jamais la paix avec les Bernois. Il décéda en 1349.

la coalition de la noblesse et de Fribourg contre Berne¹³.

Non seulement le blocus économique n'eut pas le succès escompté, mais manifestement Berne avait profité de ses exploits militaires et renforcé sa position.

Cette fois, ce furent ses adversaires qui se laissèrent gagner par la lassitude. Neuf mois de petite guerre suivirent la bataille de Laupen, sans influencer toutefois le cours de l'histoire. Depuis l'été 1340, des tractations se succédèrent jusqu'au 1^{er} juillet 1345, ramenant peu à peu la paix dans le pays. Berne avait pu, grâce à des négociations subtiles, étendre son contrôle sur certaines parties de l'Oberland, prendre pied dans le Seeland et renforcer ses positions à l'ouest et au nord de la ville. Ce n'était peut-être pas spectaculaire, mais le temps travaillait désormais pour la cité de l'Aar. Les dés étaient jetés. Différentes maisons étaient désormais condamnées soit à disparaître soit à être boutées hors du territoire suisse. Le système féodal était en voie d'érosion, un des phénomènes qui distingue le Plateau suisse du reste de l'Europe¹⁴. Quant aux Habsbourg et à la maison de Savoie, toute chance de pouvoir exercer une hégémonie en Suisse occidentale était en train de s'évanouir à tout jamais. Désormais, la cité de l'Aar était en mesure de créer un Etat.

A première vue, Laupen fut une victoire à la Pyrrhus, un succès éphémère, sans suite; en réalité, Laupen marque un point de rupture. L'équili-

bre politique se déplace insensiblement en faveur des Confédérés qui formeront le noyau de l'Ancienne Confédération au XIV^e siècle.

Bien que l'avenir s'annonçât difficile, Berne allait marquer de son sceau la formation du territoire en Suisse romande. Deux siècles plus tard, les Bernois se trouveront à Coppet, à proximité de Genève. Alors, l'hégémonie en Bourgogne (transjurane), recherchée par les Zähringen, contestée par la Savoie, mise en question par les Kibourg, puis par les Habsbourg, revint à cette ville impériale, immédiate depuis 1220 et qui avait su rester libre. La guerre de Laupen est une pierre angulaire de l'histoire suisse. Un lien existe désormais entre les petits Etats au pied du Gothard et Berne, une consolidation se dessine à l'ouest; Neuchâtel a intérêt à ne pas se montrer hostile avec cet Etat en gestation, ni les comtes, ni les habitants. Ils montreront d'ailleurs, au cours des siècles, une lucidité prodigieuse.

¹³ Jordan von Burgistein serait un représentant d'une ligne collatérale des barons de Thoune, dont le dernier représentant connu est Henri III de Thoune, évêque de Bâle entre 1216 et 1238. Cf. *Helvetia sacra*, t. Abt. I, Bd. 1, p. 176-177.

¹⁴ La situation au nord de Bâle est caractéristique à cet égard. Mulhouse, alliée de Berne et de Soleure en 1467, dut faire appel aux Confédérés, en 1468, tellement elle était menacée par la noblesse locale. Ce fut un des prodromes des guerres de Bourgogne. A cette époque tardive, la structure féodale était encore solide en Haute-Alsace, alors qu'elle s'était écroulée en Suisse au cours du XIII^e siècle.

gieuse, traversant toutes les tourmentes avec beaucoup de bonheur. Et, à Genève, on commence à se rendre compte qu'un phénomène nouveau est en train de bouleverser les données. Ce processus mettra plusieurs siècles avant de porter ses fruits, la constitution progressive de la Suisse romande telle qu'elle existe depuis 1815, voire 1848.

D'un autre côté, Laupen est le premier signe du recul des Habsbourg, une évolution qui s'achèvera, à quelques exceptions près, en 1499¹⁵.

L'alliance des deux principales villes du Plateau, Zurich et Berne, avec ces Etats montagnards leur vaudra ce crédit d'invincibilité auquel seuls Marignan, en 1515, et l'arrivée des Français, en 1798, mirent un terme. Dans cette première moitié du XIV^e siècle, Berne est incontestablement l'Etat le plus dynamique de la future Confédération.

Il s'agit donc d'un tournant; il est regrettable qu'il n'ait pas été ressenti comme tel par de nombreux historiens.

Dans un contexte historique plus large, Laupen représente un fait d'armes exceptionnel au XIV^e siècle: avec la bataille de Courtrai en 1302, c'est la seule bataille – jusqu'à Sempach en 1386 – où une coalition d'une ville et de campagnards mit en déroute une armée où la noblesse représentait le fer de lance. A cet égard également, il s'agit d'un tournant.

Nous ne saurions clore cette page d'histoire sans nous pencher sur le sort

de la ville de Fribourg. A notre humble avis, le sort de Fribourg s'est joué lorsqu'elle fut cédée à vil prix à Rodolphe de Habsbourg en 1277. De surcroît, elle souffrit du fait que les tenants du pouvoir, en particulier les Maggenberg, crurent que les Habsbourg étaient de bonne foi. Or, une seule idée les animait, leur propre intérêt.

Enfin, trahis par leurs sentiments, les Fribourgeois ne surent pas discerner assez tôt que les intérêts de la ville étaient incompatibles avec ceux des dynastes, voire avec ceux de la noblesse en général. Ils ont été fidèles à des gens qui ne manquaient certes pas de bravoure sur le champ de bataille, mais qui étaient imprévisibles dans leur action politique, des malheureux aveuglés par l'orgueil, l'opportunisme et le manque de réalisme. Mais loin de nous le préjugé de condamner la noblesse *in globo*. Si Berne dépouilla de grands et petits seigneurs en commettant des injustices, les Habsbourg, par leur déloyauté, conduisirent de nombreux dynastes, tels que les Kibourg et d'autres seigneurs, à la ruine. La plus simple équité réclame que nous rendions justice à une partie de la noblesse qui se mit au service des premiers Confédérés, les Attinghausen à Uri, les Bubenbergs, les comtes de

¹⁵ A l'exception de quelques terres en Suisse orientale, les Habsbourg détinrent le Fricktal jusqu'en 1802. Après un bref intermède français, celui-ci fut intégré au canton d'Argovie en 1803.

Buchegg et les derniers barons de Weissenburg à Berne. Le manichéisme pratiqué jadis n'est plus de saison.

S'il y a une leçon à tirer de Laupen, c'est bien le fait que, dans des périodes de grande mutation et face à la menace, il n'y a que la fermeté qui paie.

A. B.

Bibliographie

a) Cartes et atlas

- AMMANN, Hektor, et SCHIB Karl, *Atlas historique de la Suisse*, 1951, cartes 15, 17, 19, 22, 23 et 25.
- Champ de bataille: la meilleure carte est celle de Georges Grosjean, datant de 1989, publiée dans la revue *Achetringeler*, n° 64a, 1989.

KURZ H.-R., *Schweizerschlachten*, 2^e éd. 1977.

b) Monographies

- *Handbuch der Schweizer Geschichte*, t. I, 1980 (excellente bibliographie).
- DIERAUER J., *Histoire de la Confédération suisse*, trad. Auguste Raymond, t. I, 1912.
- FELLER Richard, *Geschichte Berns*, t. I, 1946.
- MOSER Franz, *Der Laupenkrieg 1339, 1339* (avec des sources).
- GROSJEAN Georges, «Die Schlacht: Wirklichkeit und Legende. Der Laupenkrieg 1339/40», dans *Achetringeler*, n° 64a, 1989, pp. 1716-26. Texte essentiel.

Je tiens à remercier tout particulièrement le professeur G. Grosjean d'avoir autorisé la publication de la carte reproduite dans ses publications susmentionnées.

Heliomalt HOCHDORF

est bon et donne de la force pour 2

Contient 12 vitamines et de nombreux sels minéraux.